

Un sexe ou l'autre

Sur la ségrégation urinaire

Jean ALLOUCH

Ces ruses et ces violences sont la faute du malin génie qui brouille le peuple nomade des clefs avec la tribu sédentaire des serrures. Des cris déchirants et grotesques sont poussés d'un bord à l'autre.

M. Tournier, *Petites proses*, p. 20.

I VITELLI DEI ROMANI SONO BELLI

C.L.G. éd. critique, p. XI.

Inconvenance mineure ?

Il y a certains lieux où personne ne peut se rendre à la place de l'autre. Tels semblent en tout cas être la salle d'accouchement pour la mère porteuse, la chambre d'hôpital pour le malade, la table pour le mangeur, la salle d'examen pour le candidat, le divan pour l'analysant, le lit conjugal pour la jeune mariée, le court de tennis pour le joueur professionnel, la table pour le bridgeur, ... etc.

Ce dernier cas nous suggère pourtant que le critère qui garantirait qu'il s'agit bien d'un tel lieu n'est pas défini sans ambiguïté. Je puis en effet imaginer que quelqu'un « prenne ma place » dans un tournoi de bridge, et il faut toute une nouvelle de Thomas Bernhard¹ pour saisir que la chose est, là aussi, bel et bien exclue.

Un groupe d'amis dîne au restaurant. A un moment donné l'un d'entre eux s'apprête à quitter la table d'une façon impromptue ; à l'indiscrete question « Où vas-tu ? », il répond : « Là où tu ne peux aller à ma place ! ». Curieusement, on saisit tout de suite de quoi il s'agit.

1. Thomas Bernhard, « Waten », in *Amras*, Gallimard, Paris, 1987, p. 221-282.

Il est non moins étrange que celui ou celle qui se sera levé(e) se trouvera bientôt devant un choix forcé, aura à se déclarer « homme » ou « femme » ! Il y a là une situation d'autant plus étonnante que la sorte de décantation dont se trouve être porteur qui est alors confronté à un tel choix, décantation qui l'encombre et dont il a bien l'intention de se débarrasser au plus tôt, ne diffère en rien en fonction du sexe. A la banque, chacun peut bien procéder à un dépôt sans avoir à opter pour un guichet « hommes » ou « femmes ».

Il ne s'agit pas ici d'un choix du type « la bourse ou la vie » qui relève d'une tout autre logique puisque qui opte pour la première conserve la seconde alors que qui opte pour la seconde perd les deux. Non, il s'agit d'un choix beaucoup plus bête, d'une alternative où l'élection d'une des deux branches exclut ipso facto l'autre.

On aura compris que je n'évoquerai pas ici les cabinets familiaux, eux sexuellement non marqués. Cette non-détermination n'est d'ailleurs pas sans conséquences sur les rapports amoureux au sein de la famille comme l'a fort souligné Albert Cohen. Dans *Belle du seigneur* les amants construisent deux cabinets distincts et si éloignés l'un de l'autre qu'aucun des bruits provoqués en de tels lieux par l'un d'eux ne peut jamais parvenir à être entendu par l'autre. Ainsi leur amour ne sera-t-il pas contrarié par certaines pensées concernant ces activités peu ragoûtantes de l'autre. On sait que l'amour ainsi épuré n'en vire pas moins au vinaigre.

Parce qu'ils contraignent à un choix hommes/femmes, nous nous arrêterons à ces cabinets publics ou semi-publics, ceux de la clientèle d'un café, ceux qu'une municipalité met généreusement à la disposition de ses contribuables. Les mœurs imposent donc, en de tels lieux, ce que Lacan a désigné comme étant une « ségrégation urinaire ». Un certain préfabriqué contraint l'être parlant, porteur d'un objet qui l'encombre, à ne s'en dessaisir qu'après s'être déclaré d'un sexe ou l'autre.

Il y a quelque chose d'inconvenant dans un tel choix doublement forcé puisque la nature, en me refusant la possibilité de fuir ces lieux vers lesquels elle me dirige, exclut que je refuse de m'engager sur une des deux voies que me tend la société.

Il faudrait, afin d'étudier cette inconvenance, pouvoir témoigner des pensées qui traversent la caboche d'un transsexuel face aux deux portes étrangement semblables ; aussi de celles du travesti, du vrai ou pseudo hermaphrodite..., de tout un chacun à vrai dire qui s'éprouve n'être pas de plain-pied avec le mensonge d'une bi-sexualité qui serait purement et simplement une donnée.

Cette situation évoque celle, inverse, du paralytique pour lequel rien n'est prévu qui lui permettrait de déplacer comme bon lui semble son fauteuil roulant. Ici tout semble parfaitement prévu, mais comment savoir dans quel fauteuil je suis et si même, comme on

le prétend, il y a deux et seulement deux sortes de fauteuils ? Je dis « semble prévu » parce que je ne néglige pas le cri, désespéré ou furieux, du jeune enfant mâle contraint d'admettre qu'il n'est pas à la hauteur de l'urinoir où son père donne tranquillement satisfaction à son envie. Pour lui qui doit choisir la ridicule cuvette, que veut dire qu'on l'ait aiguillé à « hommes » ?

Mais rien de tel qu'un mot d'esprit pour faire entendre l'inconvenance de ce choix, son... inconvénient. Deux lettrés se rencontrent et l'un demande à l'autre : « Comment donc sont les toilettes à l'Académie Française ? » ; l'autre, comme il se doit, ne sait que répondre, ce qui permet au premier de conclure : « Il y a bien deux portes, l'une marquée Hommes, l'autre Marguerite Yourcenar ».

L'invention du signifiant

Bien avant que Lacan n'avance qu'il *n'y a pas de rapport sexuel*, il est à remarquer que les deux termes « hommes » et « dames », et tels que les met en jeu la ségrégation urinaire, interviennent, dans son texte sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient* comme opérant le premier pas de son « détournement »² de la linguistique saussurienne. L'enjeu le plus manifeste de ce texte est donc une certaine définition du signifiant. Mais pourquoi avoir fait ici intervenir ces deux termes censés marquer la différence sexuelle ? Une autre problématique est discrètement présente, que nous pouvons d'abord indiquer avec cette interrogation : à coupler ainsi ces deux termes, qu'en résulte-t-il concernant la question du sujet dans son rapport au sexe ?

Ce texte déploie en effet deux problématisations différentes de la déclaration de sexe. Nous les étudierons en considérant leurs données, lesquelles ne sont pas si simples qu'on peut d'abord le penser.

Lorsqu'il écrit *L'instance de la lettre dans l'inconscient* Lacan n'a pas encore forgé sa définition du signifiant comme « ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » ; il ne dispose donc pas non plus d'une distinction nette entre « signifiant » et « signe ». Ainsi ce texte devrait-il figurer, dans les *Ecrits* bien avant la charnière intitulée « Du sujet enfin en question » (le sujet cartésien ne se trouvant, dans le frayage de Lacan, effectivement et « enfin » « en question » que du fait de son abord par le signifiant). Il y a là un masquage qui mérite d'être signalé : le véritable positionnement du symbolique n'est pas, comme le suggère la mise en ordre des *Ecrits*, le Rapport de Rome de septembre 1953 ; il lui est postérieur de pas moins de huit années. C'est exactement le 6 décembre 1961, donc au cours

2. Le mot est dû à J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe, *Le titre de la lettre*, éd. Galilée, Paris, 1973.

du séminaire sur *L'identification*, que Lacan, pour la toute première fois, formule sa définition du signifiant, le distinguant alors et désormais nettement du signe. Il y a, ce jour-là, une épuration radicale de la fonction représentative du signifiant, mais qui, d'une part est introduite sans tambours ni trompettes et dont les conséquences, d'autre part, ne seront dégagées que petit à petit. En ponctuant d'une certaine façon le rassemblement de certains de ses écrits, Lacan, en 1966, brouille les cartes³. Hormis dans « Subversion du sujet » et « La science et la vérité » (le premier texte publié pour la première fois en 1966, le second daté du temps même du rassemblement des *Ecrits*) on ne trouve en effet dans ce recueil, et pour cause, aucune mention de la définition proprement lacanienne du signifiant. C'est aussi dire que le traitement des questions (les psychoses, la direction de la cure, l'inconscient, la sexualité féminine, ... etc.) y est opéré hors l'incidence de la définition lacanienne du signifiant.

Cette remarque n'est pas ici annexe ; elle nous permet de préciser notre questionnement d'aujourd'hui. Qu'en est-il d'un rapport hommes/dames dès lors que le signifiant n'est pas radicalement distingué du signe, dès lors que les dimensions symbolique et imaginaire restent en continuité ?

Première confrontation : le détournement du signe

Considérons donc d'entrée le schéma saussurien du signe linguistique. Le voici :



Schéma 1

Lacan commence par ré-écrire autrement ce qu'il présentera, dès lors, comme l'algorithme fondateur de la linguistique :

$$\frac{S}{s}$$

Une confrontation simple de ces deux écritures nous livre un certain nombre d'enseignements :

3. Cf. Jacques Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, 1967. Lacan évoquait, dans cette conférence, « le contexte de bagarre dans lequel moi je pousse tout ça ». Le brouillage ici noté est à situer dans ce contexte de bagarre. Il y a une politique de la théorie.

1) Comme déjà Barthes⁴, Lacan fait passer dessus ce qui est dessous et dessous ce qui est dessus.

2) Là où Saussure et Barthes usaient d'abréviations, ([Sign^e] et [Signⁱ] pour le premier, [Sa] et [Sé] pour le second), Lacan fait intervenir une acrophonie stricte ; étant donné qu'il s'agit dans les deux cas (non par hasard mais par le fait d'une racine commune) de la même première lettre cette acrophonie tend à homogénéiser les deux ordres distincts du signifiant et du signifié, homogénéisation qui est alors contrée par

3) La majuscule portée sur le « S » de « signifiant » (chez Saussure cette majuscule n'intervient pas comme distinguant signifiant et signifié, cette distinction étant produite par les deux différents indices « é » et « t » sur la commune base du « Sign » — lui affublé d'une majuscule).

4) Lacan supprime l'ellipse qui, chez Saussure, a la valeur d'un déterminatif du signe linguistique.

Cette dernière intervention, qui casse le signe linguistique saussurien comme le physicien casse l'atome et qui, elle aussi, produira en tout cas chez Lacan une réaction en chaîne, renforce le rôle de la barre ; ce renforcement ne s'écrit pas comme tel dans l'instant présent du frayage lacanien, mais déjà le commentaire le souligne : il y a une « barrière résistante à la signification »⁵.

Les deux ordres, marqués grand S et petit s sont donc distincts, comme le démontre qu'il y ait, à partir de cet algorithme, une étude possible « des liaisons propres au signifiant »⁶. Parallèlement « il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification »⁷.

Or qu'il y ait un ordre du signifiant et un ordre du signifié implique que, même à se lier à un signifié, le signifiant n'atteindra pas pour autant la chose. L'existence de chacun de ces deux ordres implique qu'il ne saurait jamais y avoir une simple « correspondance bi-univoque du mot à la chose »⁸. Si, grâce à l'algorithme, une

4. Roland Barthes, *Eléments de sémiologie*, II, 4. Cité par J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe, *op. cit.*, p. 39.

5. Jacques Lacan, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 497.

6. *Ibid.*

7. J. Lacan, *op. cit.*, p. 498.

8. J. Lacan, *op. cit.*, p. 497. Saussure avait récusé l'identification de la langue comme « nomenclature » (cf. *Cours de linguistique générale*, p. 97). Je cite pourtant ici Lacan en raison de la radicalisation, chez lui, de cette récusation. Une telle radicalisation tient au statut de l'objet en psychanalyse. Saussure l'entrevoit, mais ailleurs que dans son cours, notamment dans son étude du vers saturnien. Il est remarquable qu'on y rencontre la problématique du « redoublement » que Lacan fait intervenir sur le *Cours* (cf. J. Starobinski, *Les mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971, p. 20).

phonologie (et non plus une phonétique) et une sémantique deviennent possibles, il n'en reste pas moins qu'elles se payent d'un certain prix, mais ailleurs que là où elles se constituent et nommément à l'endroit de la référence. Si le signifiant renvoie au signifiant, si la signification renvoie à la signification, comment concevoir désormais le lien des mots aux choses ? Certainement pas, certainement plus sous le mode de la correspondance bi-univoque.

De là provient que Lacan déclare ensuite « fautive » l'illustration qu'il dit être « classique » de l'algorithme. Notons qu'il n'y a jamais eu nulle part une telle illustration de l'algorithme, ne serait-ce que pour cette raison que c'est lui, Lacan qui, cet algorithme, vient de le forger. L'illustration est celle-ci :



Schéma 2

Ainsi que l'ont noté Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, le schéma qui, chez Saussure, correspond au plus près à cette illustration est le schéma suivant :

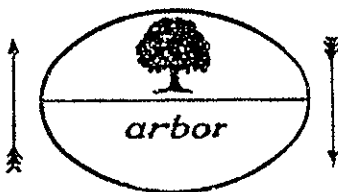


Schéma 3

Une bévue dans la linguistique

Un dessin d'arbre apparaît pour la première fois dans le *Cours de linguistique générale* afin de figurer la langue comme nomenclature soit ce que rejette Saussure non sans nous indiquer pourtant que cette vue simpliste (qui associe ce dessin à ARBOR) « peut nous rapprocher de la vérité » (C.L.G., p. 95). Puis vient le schéma ci-dessus, accoté à cet autre et comme le redoublant :

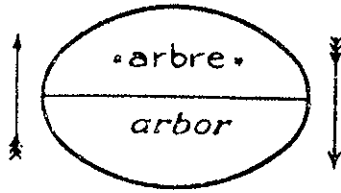


Schéma 4

Tullio de Mauro, à qui nous sommes redevables d'une édition critique du C.L.G., nous apprend que le schéma comportant ce dessin de l'arbre n'est pas de Saussure, qu'il est dû à une initiative, qu'il juge malencontreuse, de ses éditeurs. Elle l'est en effet si on le lit comme transcrivant la langue comme nomenclature. Je voudrais pourtant montrer ici que cette initiative des éditeurs, loin d'être sans rapport avec la doctrine saussurienne, s'y présente en effet comme une bévue mais au sens où nous l'entendons dans l'analyse. En cette bévue fait retour ce qui, du frayage de Saussure, a dû être écarté pour la mise en place elle-même de la doctrine, à savoir cette spécificité de l'écrit dont Saussure a certes la pratique (et au point de se reconnaître lui-même *épistolophobique* — cf. C.L.G. p. 345) mais qu'il n'a pas admise dans sa doctrine. Ainsi aurait-il dit, dans ses leçons de linguistique générale : « Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts ; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier. » Puis, vilipendant ceux qui donnent le rôle principal au mot écrit : « C'est comme si, l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage » (C.L.G. p. 45). L'écriture ne serait-elle qu'une fidèle transcription du parlé ?

Cette bévue éditoriale vient se placer, dans le C.L.G., juste avant la transcription de l'ultime cours de Saussure, celui où il franchit, d'ailleurs non sans insatisfaction chez lui, son pas décisif, celui de substituer aux deux termes couplés du « concept » et de l'« image acoustique » les termes, eux aussi couplés, de « signifié » et « signifiant ». Cette substitution intervient donc bien après sa propre « erreur » (Starobinski *dixit*) qu'aurait été son étude des anagrammes, entre le 2 et le 19 mai 1911. Il s'agit de définir la nature du signe linguistique.

À l'étudier de près, ce schéma 4 se révèle bizarrement fait. À la place du concept le mot « arbre » est mis entre guillemets, à la place de l'image acoustique nous trouvons le mot latin *arbor* écrit, comme à l'instant même, en italique. Quelle est la fonction de ces guillemets, celle de cette italique ? Les guillemets, en un usage inhabituel, interviendraient-ils comme un déterminatif qui nous indi-

querait qu'il s'agit du concept de l'arbre ? Ceci n'est pas évident pour cette raison au moins que nous voyons ces mêmes guillemets, page 162 du C.L.G. marquer aussi bien le signifié « juger » que le signifiant « *juger* ». Par contre est maintenue, page 162, la différence des deux écritures.

La mise en jeu, ici, de ce degré zéro de la translittération (conjonction de deux écritures, l'une courante, l'autre italique) est-elle un pur fait de commodité sans aucune portée doctrinale ?

Remarquons que le graphisme du schéma 3, s'il était apparu hors le contexte universitaire où il a été promu, par exemple sur une tablette d'argile ou sur un papyrus, aurait sans difficulté été lu comme une translittération elle patente puisque le tracé du dessus écrit pictographiquement ce signifiant que l'inscription du dessous écrit alphabétiquement, la barre marquant la séparation de ces deux modes d'écriture. En rendant explicite, dans la doctrine, l'incidence de la translittération les zélés élèves auraient-ils mis le doigt sur cela même qui a marqué, mais par défaut, la doctrine saussurienne, qui l'a rendue si insatisfaisante pour son inventeur ?

Lorsqu'il présente la méthode de délimitation du signe linguistique Saussure ne peut éviter de s'en remettre à une translittération : il produit deux façons d'écrire, en français, une séquence rendue tout d'abord en une écriture phonétique. Il ne s'agit plus ici du degré zéro de la translittération mais d'une interprétation fondée sur une homophonie, d'un chiffrage d'un écrit par un autre, d'une façon d'écrire par une autre qui, pour relever de la même famille de l'écrit, n'en est pas moins, y compris saussuriennement parlant, une écriture différente.

L'écriture phonétique est ici appelée comme une sorte d'écriture de fond censée rendre toute séquence acoustique possible en n'importe quelle langue et, de plus, antérieurement à la discrimination du signe comme tel, autrement dit en tant que séquence continue. Il y a là un incontestable forçage, comme apparaît forcée l'idée qu'existerait, antérieurement à toute intervention de langue, un univers des significations, lui aussi continu. Si la forgerie d'un alphabet phonétique international donne quelque consistance au continu acoustique (il s'agit de ce « préjugé hiéroglyphiste » décrit par Madeleine David), il est patent, par contre, que l'idée d'un « alphabet sémantique international » est une irréalisable fantaisie. Elle n'en est pas moins nécessairement impliquée dans ce qui s'est décanté comme doctrine saussurienne. On peut en noter ici concrètement l'incidence : « *arbor* » est écrit en latin pour cette raison que cette langue, dans le discours scientifique (évoquons celui des botanistes), vaudrait comme alphabet sémantique international (mais justement, elle n'est à cette place qu'en tant que nomenclature).

Nous opposons cette doctrine au frayage saussurien non sans raison

puisqu'elle s'est établie aux dépens des questions les plus vives de ce frayage. Ainsi un Tullio de Mauro rejette-t-il la problématique des anagrammes comme non-pertinente alors qu'elle met au travail la question pour Saussure fondamentale, celle de l'identité, de la particularité de la lettre. Qu'est-ce qui fait la lettre identique à elle-même ? En quoi consiste sa discrétion ? Le frayage saussurien est parti de là, ratant la découverte de la *nasalis sonans* (N = alpha) comme Freud avait manqué celle de la cocaïne. La dérobaude de Meillet convoqué à se prononcer sur la validité de l'étude des anagrammes, puis la non-réponse de Pascoli ont certes échaudé Saussure. Mais ceci n'enlève rien au fait que l'idée de la consécuitivité et de la linéarité du signe linguistique soit venue au jour dans le fil de ce travail sur les anagrammes. Peu loquace dans ses dernières années, Saussure se tournera, mais en solitaire, vers la sinologie.

Ainsi pouvons-nous affirmer que Lacan, en prenant appui sur la « fausse illustration » de l'algorithme rejoint, par-delà la doctrine, le frayage de Saussure. Il réitérera ce geste en saluant, lorsqu'elle sera connue, l'étude des anagrammes.

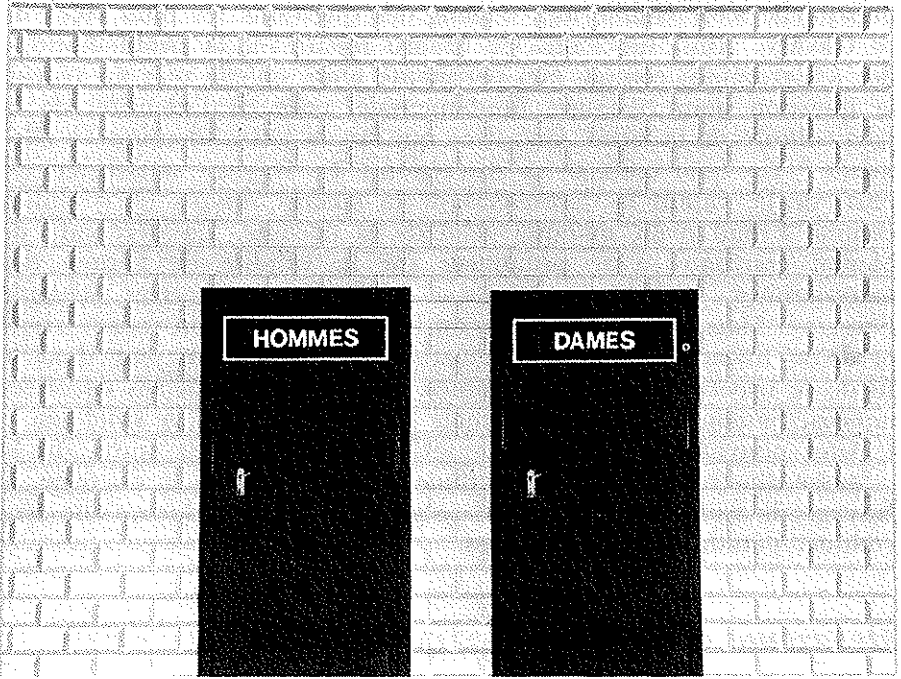
Deuxième confrontation : intervention de l'écrit

Nous voici donc en présence de deux nouveaux schémas (2 et 3) qu'il est aussi possible de confronter. Les remarques 1) et 4), issues de la confrontation précédente, restent valables. La nouveauté principale réside dans l'intervention, ici impossible à méconnaître comme telle, de l'écrit. Nous retrouvons en effet ici mises en jeu les trois opérations que j'ai distinguées dans *Lettre pour Lettre*.

1) Le schéma présenté par Lacan vaudrait comme une transcription — fautive, mais qui n'en reste pas moins une transcription — de celui de Saussure.

2) Il traduit un des termes du schéma saussurien, *arbor* devenant ainsi ARBRE. La traduction apparaît ici pour la première fois dans ce texte. Il s'agit d'une traduction qui, loin d'être innocente, se trouve avoir une certaine visée. Sa seule effectivité repousse le fantasme d'un alphabet sémantique international ; mais elle va aussi rendre possible le jeu anagrammatique du signifiant et de la barre elle-même : il y a anagramme stricte entre « arbre » et « barre ». Ainsi la traduction tire-t-elle la barre, qui semblait à mi-chemin entre signifiant et signifié, du côté du signifiant, suggérant, avec cette proximité du signifiant et de la barre, que celle-ci tient son épaisseur de celui-là.

3) Il réintroduit la translittération méconnue dans la doctrine saussurienne.



Toilettes classiques (dessin n° 1)

Mais pourquoi a-t-il fallu, alors que semble-t-il nous tenions le bon bout puisque nous avons l'algorithme, introduire ce second schéma qui nous paraît ouvrir une polémique que l'algorithme, s'il était bien tel qu'il se nomme, rendrait périmée ?

La raison en est qu'en cassant le signe linguistique l'algorithme déclenche une double catastrophe. Il rend d'une part « énigmatique », « d'un mystère total »⁹ le parallélisme du signifiant et du signifié. Tel est l'effet du renforcement de la barre, de la suppression du déterminatif du signe, un effet que Lacan, s'il n'en prend pas explicitement acte, note du moins comme tel en parlant du « glissement » du signifiant sur le signifié là où Saussure disait « flottement ». Mais d'autre part cette cassure du signe, en rapportant le signifiant au signifiant et la signification à la signification enlève aussi au signe toute portée déictique, et rend ainsi non moins « énigmatique » le lien du mot à la chose.

L'intérêt de l'illustration fautive, l'intérêt qu'elle défend, consiste en ceci qu'elle suggérerait l'existence d'un certain lien bi-univoque du mot à la chose. Bien entendu ne s'agit-il pas de la chose mais de son image, et d'une image qui mérite d'être reconnue comme un

9. J. Lacan, *op. cit.*, p. 499.



Une figuration de l'exemple construit par Jacques Lacan (dessin n° 2)
 (Les trois dessins et la bande dessinée de cet article sont de Gilles Janet)

pictogramme puisqu'elle donne la chose en tant que signifiée, autrement dit prise dans le filet du langage. Une certaine ambiguïté persiste pourtant, que va réduire l'« exemple construit »¹⁰ par Lacan.

Voici tout d'abord ce schéma donné par Lacan :

HOMMES DAMES

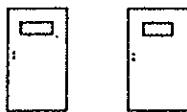


Schéma 5

Un regard un brin attentif sur le dessin ci-dessus (numéroté 1) figurant deux portes standard (à l'époque !) de toilettes suffit à nous révéler la sophistication du schéma de Lacan. Donnons-lui du corps en le dessinant à son tour et d'une façon telle qu'y apparaisse l'ensemble des détails mentionnés dans le texte (lesquels détails, on le verra, ne sont pas sans importance) et cette sophistication ne se manifestera que mieux (dessin numéro 2).

10. J. Lacan, *op. cit.*, p. 500.

Afin de préciser à partir de quoi se constitue, avec cet exemple, « la surprise d'une précipitation du sens inattendue »¹¹, confrontons-le à cet autre, lui de mon cru :

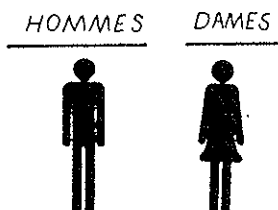


Schéma 6

Ici cohabitent deux « illustrations fautives ». Elles sont néanmoins proches du schéma-bévue du C.L.G. Chacune pourrait être entourée (mais elle ne l'est pas) d'une ellipse qui viendrait marquer qu'il s'agit bien chaque fois d'un signe linguistique. Au regard du schéma « saussurien » (il est « de Saussure » au sens ici cerné), ce nouveau schéma a l'avantage d'inscrire, avec la cohabitation de deux signes, le langage comme système de pures différences. C'est cette cohabitation des signes qui, dans la doctrine saussurienne, fait qu'il y a « flottement » et non pas « glissement » du signifiant sur le signifié. Elle donne sa signification à chacun des signes, elle consolide le sens.

L'exemple construit par Lacan se présente comme un *Witz* graphique. Il n'y a de surprise possible que parce que s'instaure une certaine consolidation du sens à l'encontre de laquelle se produit la surprise. Cette consolidation fait pencher les choses dans le sens de la doctrine saussurienne. Elle se doit d'être suffisamment engagée dans la version « saussurienne » du signe pour qu'advienne la surprise.

Troisième confrontation : sexe et signe

A comparer ces deux derniers schémas (schémas 5 et 6), deux remarques s'imposent. Premièrement il n'y a pas, dans l'exemple

11. *Ibid.*

construit (schéma 5), deux signifiants (l'un serait « hommes », l'autre « dames ») mais un redoublement¹² du signifiant. Le schéma inscrit ce fait en n'écrivant, au-dessous d'HOMMES DAMES qu'une seule barre continue.

Notons qu'en faisant jouer, au lieu du signe saussurien, ce redoublement, Lacan anticipe et d'une façon qu'il nous faut bien dire prodigieuse sur ce qu'on n'apprendra que quatorze années plus tard avec la publication d'un échantillon des recherches de « l'homme des fondements » sur les anagrammes. Ces travaux sur l'anagramme peuvent en effet être décrits comme une tentative d'établissement de ce qui sera la loi du redoublement (cf. la « loi de couplaison »). Ainsi donc, en faisant intervenir ce « redoublement » dans le C.L.G., Lacan jette-t-il un pont entre ce cours et les travaux sur les anagrammes, entre doctrine et frayage saussurien, alors même que tout le mouvement de constitution de la linguistique comme science n'était possible qu'à l'avoir coupé. On n'ignore pas ce fait à l'intérieur de la linguistique elle-même où insiste, mais jamais pleinement mis en œuvre, un mouvement de « retour à... » l'enseignement véritable de Saussure par-delà le C.L.G. (cf. C.L.G., p. V et XV). Tullio de Mauro va même jusqu'à affirmer qu'« une meilleure exégèse [des textes de Saussure] coïncide avec un progrès notable dans la théorie générale des faits linguistiques » (C.L.G. p. XV), phrase qui n'est pas sans résonner avec certaines affirmations de Lacan donnant les enjeux de son retour à Freud.

« Redoublement », ce mot est, en français, à double sens. On dit que des applaudissements (ou encore une douleur) « redoublent » pour signifier une exacerbation, une recrudescence, un renforcement. De ce point de vue le signifiant se trouverait encore davantage marqué comme signifiant. Le signifiant, avec son redoublement, serait porté au superlatif (cf. « Ce n'est pas joli joli », ou encore, dans l'onomatopée : « miam miam », « gnan gnan »). Mais le redoublement peut aussi jouer en sens contraire, non plus hyper mais hypo. Ainsi dit-on « elle est fofolle » pour signifier qu'elle n'est qu'un peu folle, ainsi puis-je appeler une « Micheline » « Mimi » pour lui signifier une tendresse effective mais mesurée. Le redoublement a une portée hypocoristique. L'intervention de ce jeu en « plus ou moins » démontre qu'avec son redoublement le signifiant perd son statut de signifiant, qu'il relève dès lors autant du registre de l'imaginaire que de celui du symbolique, qu'il relève donc de leur indistinction.

Ainsi se consolide, sur la base de cette indistinction, avec la

12. J. Lacan, *op. cit.*, p. 499.

« juxtaposition de deux termes »¹³, un sens que Lacan va jusqu'à dire « complémentaire »¹³. Ce terme est justifié dans et par la linguistique saussurienne : si le signe linguistique ne se cerne que par différence avec les autres signes, si c'est de cet être « ensemble » qu'il tient sa valeur, il n'y a jamais, sur une telle base, de valeur et, au bout du compte, de signification que complémentaire.

Un certain nombre de conclusions se laissent maintenant formuler quant à cette problématisation de la déclaration de sexe à partir des deux « signifiants » « hommes » et « dames » :

1) A vouloir se définir l'un par rapport à l'autre, les signifiants « hommes » et « dames » échouent à faire deux, deux signifiants localisés comme tels.

2) Ils perdent leur statut de signifiants.

3) Il y a indistinction des registres imaginaire et symbolique.

La question est de déterminer à quelles conditions il pourrait y avoir, dans un tel mode de la déclaration de sexe, une production d'un sens du sexuel comme de deux sexes complémentaires.

Reprenons, pour l'étude de ce *Witz* graphique qui fait réponse à cette question, la comparaison des deux derniers schémas (5 et 6). Elle montre que les deux portes semblables viennent ici à la place de ce qui serait deux pictogrammes, l'un pour « hommes », l'autre pour « femmes » (notons que ces pictogrammes sont aujourd'hui d'un usage qui va en se généralisant, en particulier dans tous les lieux de Babel — gares, aéroports, grands hôtels, lieux touristiques, musées, etc. — pour cette raison qu'ils permettent d'éviter l'inscription, sur chacune des deux portes des toilettes, d'autant de mots qu'il y aurait de langues).

Le schéma 6 est l'écriture de deux translittérations voisines. Celui de Lacan, par contre, même à ne pas tenir compte du caractère continu de la barre séparant S et s, met en échec la translittération puisque, même à envisager chacune des portes comme un pictogramme, nous aurions deux fois le même pictogramme pour deux termes différents.

Le statut de ces deux portes s'avère donc flottant ; comme le remarquent les auteurs du livre *Le titre de la lettre*, l'exemple de Lacan est à la fois fictif et, disent-ils, « réaliste », Lacan jouant, si j'ose le dire ainsi, sur les deux « tableaux ». Nous allons montrer qu'il ne s'agit pas exactement de cela mais d'une nécessaire réalisation de la fiction qui fait intervenir, à un certain moment de la démonstration, la dimension du réel.

13. J. Lacan, *op. cit.*, p. 500.

Ceci se trouve impliqué par le fait que la question posée, comme on l'a déjà noté, est double : non pas simplement celle du rapport signifiant signifié mais aussi celle du rapport du signifiant à la chose. Cette autre mais conjointe question se trouvera traitée non pas par le couple métaphore/métonymie mais par le couple connotation/dénotation. Lacan présente d'ailleurs ici ce *Witz* graphique comme « un coup bas dans le débat nominaliste »¹⁴. Il s'agit de savoir non seulement « comment le signifiant entre *en fait* dans le signifié » (je souligne), mais aussi quelle est « sa place dans la réalité »¹⁴.

La procession sexuelle

Et ici intervient ce personnage au regard clignotant : le myope. Ce « clignotant » évoque les feux d'une circulation qui n'est pas urinaire. Rouge et vert sont sans ambiguïté au regard de la décision de passer ou pas. « Clignotant », le feu pose un tout autre problème, qui laisse toute sa place à la contingence d'une situation à chaque fois particulière.

Nous ne sommes pas étonnés de voir le myope se demander s'il faut bien voir le signifiant dans les inscriptions HOMMES DAMES vers lesquelles il se dirige puisque notre analyse, en nous persuadant qu'il ne s'agissait pas à proprement parler du signifiant, nous a délivrés de notre aveuglement de voyant. Le myope, lui d'emblée, ne voit pas la situation d'ensemble, le rapport spatial des termes et des portes. Il peut voir dans le flou le jeu des termes et des portes mais il ne lit pas alors les termes, et, quand il s'approche pour les lire, leur place, au-dessus de chacune des portes, lui échappe complètement.

Or cette incapacité même lui donne accès à un savoir qui échappe aux autres. S'il est vrai qu'on puisse être à la fois myope et rusé on peut concevoir qu'au lieu du travail mental auquel il est contraint pour associer chacun des termes à chacune des portes (travail d'autant plus important que les termes ne sont précisément pas inscrits sur les portes : la sophistication du schéma de Lacan laisse sa place au myope), il prenne quelque distance et quelque temps pour observer ce à quoi les deux portes donnent lieu. Il lui apparaîtra qu'avec une certaine régularité les dames entrent à droite et les hommes à gauche et que ceci ne souffre pas d'exception. Le myope, autrement dit, tient compte de ce que Lacan nomme ici « la procession »¹⁴. Il se demande, lui, si ce n'est pas la procession elle-même, le fait que chacune des portes ne cesse de s'ouvrir et de se refermer pour

14. *Ibid.*

LE FORCÉ N° 29/24

s'ouvrir à nouveau, laissant passer d'un côté les soi-disant hommes et de l'autre les soi-disant femmes, qui donnerait son assise bi-sexuée au signifié et qui, par rebondissement à l'étage du signifiant, isolerait chacun des deux termes comme étant deux signifiants.

La procession réelle, qui, dans le réel, n'est pas moins redoublée que le redoublement du signifiant à l'étage supérieur, viendrait donc lever toutes les difficultés inscrites dans la construction de l'exemple. Chaque fois qu'une dame choisit d'ouvrir la porte de droite et entre dans les toilettes, qu'un homme choisit d'ouvrir celle de gauche et fait de même, leur acte vient colmater la faille qu'inscrit le schéma. Il y a donc lieu d'animer le schéma (au sens du dessin « animé »), de « réaliser » le schéma, de concevoir qu'à l'instant même où ils se présentent devant la porte un corps d'homme un corps de femme valent comme ce pictogramme dont l'absence créait la surprise. Le signifié « homme », le signifié « dame » existeraient bel et bien, puisque chacun qui va aux toilettes leur fait « honneur »¹⁴ en venant plaquer l'image de son corps sur telle ou telle porte, là-même où fait défaut le pictogramme.

Ceci n'est pas sans conséquences sur l'étage du signifiant. A supposer, ce qui n'est pas exclu, qu'un homme ou qu'une dame entrent exactement au même instant dans les toilettes, la position du problème de la sexuation serait celle du schéma 6 où la translittération est possible et donc où il y a bien un signifiant « hommes » juxtaposé à un signifiant « dames », l'un et l'autre ayant bien, alors, un sens complémentaire. Du coup la barre continue du schéma de Lacan pourrait être rompue pour donner deux barres et tout irait saussuriennement pour le mieux dans la sexualité de l'être parlant.

Seulement il y a un hic : tout irait pour le mieux si hommes et dames passaient leur vie entière à l'entrée des portes des toilettes, performance qui n'est pas sans répondant clinique.

Il faut tout de même un certain point d'appel pour que quelqu'un en vienne à s'inscrire de cette façon en ce lieu-là. D'où l'importance des fenêtres, explicitement marquées sur le schéma de Lacan, et à propos desquelles il ne me semble pas forcé de dire qu'elles se proposent comme fournissant au sujet un cadre pour son fantasme. Certes répartir les fantasmes en masculins et féminins nous paraît une entreprise délicate, encore que la chose ne soit pas radicalement absente chez Freud¹⁵, et la présence des graffiti par-delà la fenêtre est là pour témoigner qu'à cette répartition le fantasme peut ne pas trouver son compte.

A-t-on de cette façon réduit ce qui, entre hommes et dames, fait disparité ? Il ne le semble pas si on en juge par la poignée de la

15. Cf. S. Freud, « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », in *Nérose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973.

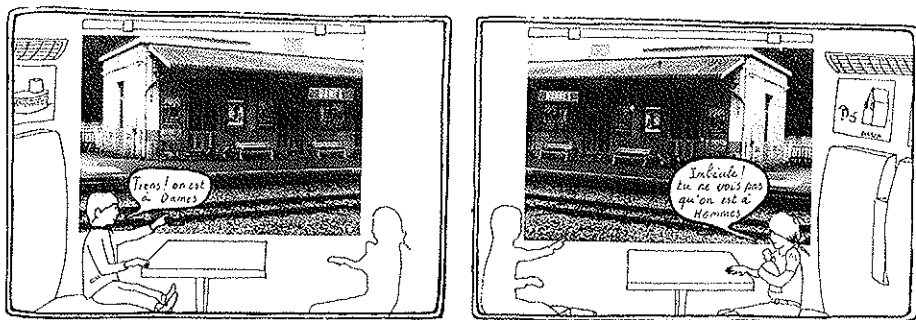
porte que Lacan ne manque pas d'inscrire en son schéma, seule marque d'une certaine dissymétrie, mais marque incontournable.

Concluons donc ce point. A supposer qu'un être parlant, pour s'assurer de son sexe, choisisse de s'en remettre au binôme « HOMMES DAMES », il ne peut produire chacun de ces deux termes comme un signifiant, les porter sur les fonts baptismaux du symbolique, qu'au prix de faire valoir son corps comme un pictogramme, c'est-à-dire au prix de renoncer à sa jouissance sexuelle. On a jamais vu en effet qu'un pictogramme jouisse. La ségrégation urinaire est au prix de cette renonciation à la jouissance du sujet comme affecté d'un sexe. La procession qu'elle ordonne parvient bien à produire « HOMMES » et « DAMES » comme deux signifiants mais pas sans réclamer de qui s'inscrit dans chacune des deux files, qu'il se limite strictement, dans son rapport aux deux sexes, à leur rendre les honneurs.

Ainsi donc, dans cet abord de la déclaration de sexe, le sujet ou bien ne parviendra pas à instaurer l'un ou l'autre sexe comme deux signifiants, ou bien y parviendra mais au prix de renoncer à sa jouissance sexuelle, ne trouvant dès lors sa jouissance que déplacée du sexuel aux lieux que Freud a marqués comme étant ceux des pulsions partielles.

Guerre des sexes

Si l'exemple construit ne trouvait que dans le réel de la procession le moyen de disjoindre, dans les deux termes HOMMES DAMES, ce qui relevait et du symbolique et de l'imaginaire (non sans quelque impasse dans la sexuation du sujet) ces impasses elles-mêmes invitent Lacan à s'en référer à un autre exemple lui d'emblée réel. Il s'agit d'un souvenir d'enfance vécu par un frère et une sœur et rapporté, bien des années après, par celle-ci. Voici cet autre exemple ici présenté en bande dessinée :



Qu'en est-il d'une déclaration de sexe sous l'égide de la fraternité ?

Ce second exemple, nous le dirons « ferroviaire », prolonge l'intervention du personnage du myope dans le premier ; il rompt, comme déjà le myope, la vision d'ensemble : le frère, par le hasard d'un certain arrêt du train qui a fixé pour un temps son champ visuel, ne voit que DAMES alors que sa sœur et pour la même raison, ne voit qu'HOMMES (le schéma 7 donne la topographie de ces deux regards croisés qui sont aussi, on le verra, deux regards de croisés).

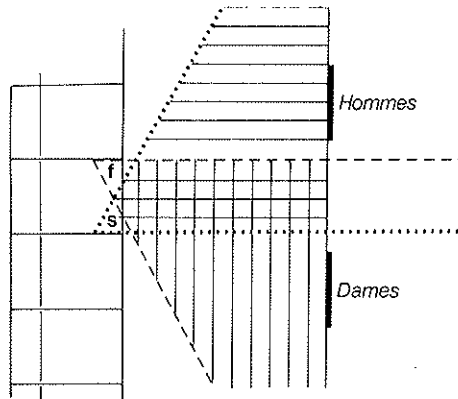


Schéma 7

Le problème précédent prétendait poser la déclaration de sexe avec deux signifiants, celui-ci l'aborde avec un seul signifiant mais deux êtres et, qui plus est, pris dans les mailles de la fraternité. Frère et sœur se font face à face et chacun voit midi à sa porte, le mi-dit de la vérité de son désir que nous pouvons dire, mais rapidement, mais trop rapidement, hétérosexuel.

Il s'agit à nouveau d'un *Witz* puisque chacun s'équivoque (comme l'espagnol permet de le dire) en donnant une valeur toponymique aux inscriptions lues, en confondant le nom de telle toilette avec celui du lieu où le train vient de s'arrêter. Mais il n'y a *Witz* que pour nous à qui l'histoire est racontée, il n'y a, dans l'instant, nul effet de *Witz* ni pour le frère ni pour la sœur.

Tout repose, pour chacun d'eux, sur le postulat qu'un lieu donné n'a qu'un seul nom (postulat d'unicité qui rate le « son nom de » cher à Marguerite Duras) et sur l'évidence qui lui fait suite : chacun, en voyant, dans les circonstances où il se trouve, un nom, conclut, selon son vœu, qu'il ne peut s'agir que du nom du lieu. Etant donné le postulat d'unicité et la différence des lectures, il s'ensuit une « guerre idéologique »¹⁵ irrémédiable.

Notons qu'un mouvement comme le M.L.F. confirme cette conséquence guerrière du choix d'un seul terme du binôme, ceci indépendamment du fait que ce mouvement déclarait être à FEMMES là où la petite fille du train élisait HOMMES.

Ainsi donc l'élection d'un seul des deux termes du binôme hommes/dames (les deux termes devenant bi-nomos de par cette élection elle-même) comme terme-index pour sa sexualité mue-t-elle le sujet en patriote d'un sexe et jusqu'au point de le ou la faire, un(e) ennemi(e), de l'autre sexe, en l'occurrence du sien propre.

Ces termes-index, comme je les ai appelés, sont-ils des signifiants ? Ils valent comme emblèmes d'une patrie, comme marque distinctive ineffaçable. HOMMES ou DAMES ne sont donc pas à proprement parler des signifiants ; ce sont, pour le frère ou la sœur, deux termes non-subjectivés, l'incidence de chacun en tant que signifiant ne se manifestant qu'à sa capacité de porter ce qui s'observe au niveau de la rivalité animale à la dimension de la guerre idéologique.

Cette guerre idéologique nous indique quel ordre de la jouissance est impliqué dans cette problématisation de la déclaration de sexe. La victoire en effet dépend, dans l'un ou l'autre camp, du degré de jouissance masochiste que chacun sera en mesure d'accepter.

Catastrophe dans la ségrégation

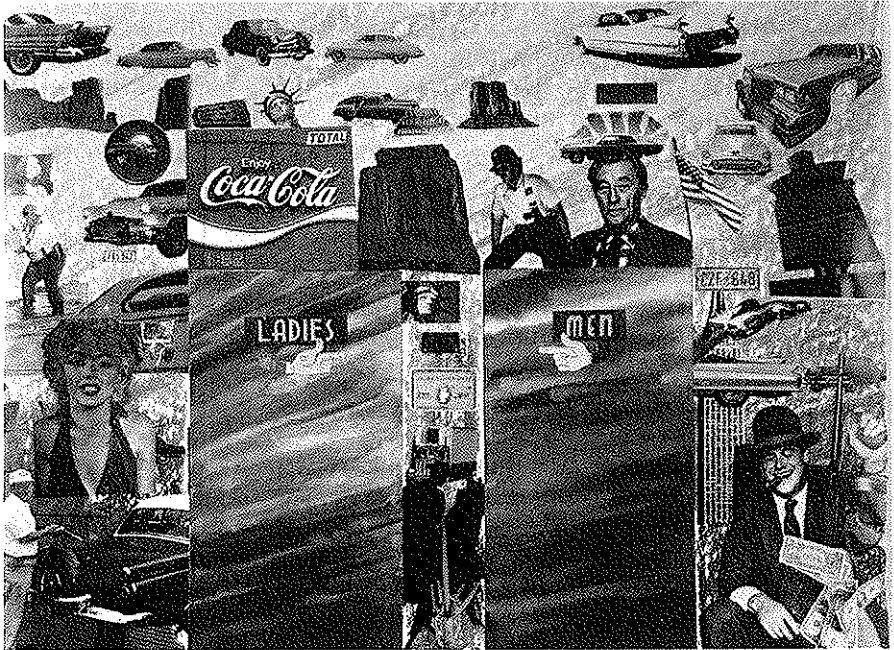
L'exemple ferroviaire introduisait, mais sous la forme de la méconnaissance, la fonction de l'index : il allait de soi, pour le frère et la sœur, que là où était le mot, là était aussi la chose. Afin de discuter l'incidence de cette croyance j'introduirai maintenant un troisième *Witz* graphique qu'un heureux hasard de voyage a offert à mon étonnement.

Il y a, à Los Angeles une « boîte » fort réputée et jusque dans l'ensemble des *States*. Son nom est quelque chose comme « *Aorhouse* ». Selon l'autochtone qui m'y a conduit ce nom ne signifie absolument rien. Il ne s'agit pas exactement d'une boîte au sens où nous l'entendons en France. On y trouve certes un dancing et un bar mais aussi un restaurant et une salle de jeux (juke-box, baby-foot, flippers, etc.). Des tas de vieux objets pendent au plafond, sont accrochés aux murs : vieilles affiches, plaques minéralogiques, publicités, pare-chocs de cadillacs, roues de chariots du far-west, etc. La marque de l'ancien est toujours présente quoi qu'on ne tarde pas à soupçonner que tout ça n'est pas là depuis bien longtemps. Partout des graffiti, y compris sur les tables de bois, travaillées en profondeur au couteau sans que le patron, doit-on conclure, ait jugé bon d'intervenir.

Les clients, blancs et noirs, sont sans problème mélangés, mais il n'y a pas d'*indios* mexicains ni de jeunes de moins de dix-huit ans.

Certains sont « habillés », d'autres pas. Chez les filles, les hauts talons à aiguille cohabitent avec les chaussures de jogging, les ultra-mini-jupes avec les jeans, et la salopette, chez les garçons, voisine avec la chemisette et le pantalon plus bourgeois. La musique est, me dit-on, au goût du jour. L'ensemble respire une atmosphère décontractée, d'aisance du mouvement et des rapports entre les gens.

Mais l'une des grandes joies qu'offre cette maison nous vient des portes des toilettes. En voici une reproduction :



Il y a de quoi passer des heures à observer ce à quoi ces deux portes donnent lieu. On saisit tout de suite qui sont les habitués pour lesquels le *Witz* graphique, depuis belle lurette, ne fonctionne plus. Ainsi voit-on un grand gaillard de nègre sortir avec ce naturel qui est le sien, passablement dégingandé, des toilettes marquées LADIES alors que de jeunes américaines, désaltérées au *diet coke* et nourries au *diet chicken* mais pas moins épaisses pour cela, transformées à l'occasion de leur « sortie » en véritables cauchemars érotiques, entrent sans le moindre complexe ni la moindre hésitation dans le petit coin marqué MEN.

De temps en temps, mais rarement, l'équivoque graphique a des conséquences réelles. Ainsi peut-on voir sortir, des W.C. marqués LADIES, tout de suite après un jeune homme, une jeune femme. La ségrégation urinaire n'a pas fonctionné. Mais c'était elle qui, en choisissant LADIES, s'était trompée !

La particularité de cette nouvelle problématisation de la déclaration de sexe réside dans l'écriture comme telle du déictique. Cette écriture révèle la croyance implicite qui fonctionne à bas bruit dans les autres dispositifs, croyance selon laquelle les hommes sont là où il y a écrit HOMMES et les dames là où il y a écrit DAMES. La localisation du signe, dit cette croyance, vaudrait comme localisation de la chose, aurait une portée dénotative.

La déictique est ici distinct du signifiant dont la place, du coup, n'est plus « naturellement » reconnue comme dénotant celle de la chose. Qu'en est-il donc, dans ce cas, de la déclaration de sexe ?

Il est à remarquer que ce dispositif introduit une autre différenciation que celle du masculin et du féminin, qu'il fait se redoubler cette différence par celle de l'initié et du non-initié. J'appelle ici quasi pléonasmiquement (puisque cette définition est donnée par le dispositif lui-même) « initié(e) » celui ou celle qui a admis que le signifiant ne vaut pas comme déictique. Pour lui ou elle cette affaire est entendue ; l'initié(e) se fait la dupe du déictique. Il accepte donc d'être localisé homme là où il sait que le signifiant « dames » ne parvient pas à cerner l'être de la dame, elle joue le jeu du déictique en acceptant d'être signifiée dame là où elle sait que le signifiant « hommes » ne parvient pas à localiser l'être de l'homme. Cette apparente symétrie donne à ce dispositif son caractère discrètement mais incontestablement humoristique.

Pour le non-initié l'affaire se présente différemment puisque tout dépend pour lui ou elle de son degré d'acceptation de ce que j'ai souligné comme étant la fonction persécutive de la lettre. Ainsi cette catégorie du non-initié se divise-t-elle en deux genres suivant que le sujet saura ou ne saura pas lire le *That way*. Malheur à qui ne le lit pas ! Il ou elle va se trouver, mais sans l'avoir voulu, avoir franchi, mais sans le savoir, l'interdit de la ségrégation urinaire et donc à la merci, dans l'isoloir, d'on ne sait quelle scabreuse aventure.

Il est à remarquer que ces deux portes n'ont pas de fenêtres, ce qui nous suggère déjà à soi seul, dans cette problématisation de la déclaration de sexe, un autre rapport au fantasme que celui que nous avons indiqué en étudiant l'exemple construit de Lacan. La ségrégation urinaire a pour fonction de répartir hommes et dames en deux distincts isoloirs, donc d'empêcher que ni l'un ni l'autre ne soit le lieu d'une rencontre entre un homme et une dame. Dans l'*Aorhouse* l'éventualité d'une telle rencontre se présente fort différemment. Il est clair d'une part qu'il ne saurait y avoir de rencontres entre initiés, puisque l'initié ira sans hésitation dans l'isoloir porteur de l'enseigne « *LADIES* » alors que l'initiée n'hésitera pas davantage à franchir la porte support de l'enseigne « *MEN* ». Il est clair d'autre part que le dispositif exclut toute rencontre entre non-initiés : homme, le non-initié ira au lieu qu'il imagine être celui des hommes tandis

que femme, la non-initiée choisira le lieu qu'elle imagine être celui des femmes. Ainsi donc ne peut-il y avoir, par-delà l'une quelconque de ces deux portes, de rencontre hétérosexuelle qu'entre initié et non-initiée ou entre initiée et non-initié. Bref ce dispositif se présente comme inscrivant un fantasme d'initiation sexuelle. En tant que cadre pour le fantasme les deux fenêtres semblables n'ont donc en aucune façon leur place ici.

Mais ce fantasme, telle est la terrible loi du déictique, est lui-même fort malmené. Les cartes, singulièrement, apparaissent brouillées pour peu que, comme nous l'avons fait pour l'exemple construit par Lacan, nous ne négligions pas la dimension de l'acte. En effet il suffit que quelqu'un, peu importe maintenant son sexe, franchisse une quelconque des deux portes pour qu'aussitôt le déictique indique, à qui le consulte à cet instant précis, un tout autre endroit que celui qu'il était censé désigner (notons qu'on a pris le soin de faire tenir ces deux portes par un type de gonds qui permet de les ouvrir aussi bien vers l'intérieur des toilettes que vers leur extérieur). Deux conséquences s'ensuivent.

Admettons que le consultant se fie alors au déictique pour la détermination de ce que doit être le lieu des toilettes, HOMMES ou DAMES selon le cas. La réponse qu'il en recevra sera quasi quelconque, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des deux isoloirs. On ne peut d'ailleurs plus maintenant parler d'intérieur et d'extérieur et la notion elle-même d'isoloir ne veut plus rien dire. Il y a là un point catastrophique de et pour la ségrégation urinaire, et qui évoque la jouissance enfantine à faire pipi ou caca partout. C'est la boîte elle-même que devient un large W.C. sans ségrégation autre que celle de son entrée, dont il faut noter qu'elle est stricte, comme en tous les autres lieux semblables aux États-Unis, pour ce qui concerne les mineurs. L'*Aorhouse* apparaît comme une classe maternelle mixte où une maîtresse libérale, voire non-directive, laisserait chacun cul nu et à la satisfaction immédiate de ses besoins. Le monde, dit cette métonymie, est un immense merdier.

Mais les inscriptions et leurs déictiques baladeurs jouent aussi autrement comme ne tarde pas à l'éprouver qui stationne quelques instants devant les deux portes battantes. Comment ne sentirait-on pas, en un tel lieu, désigné du doigt, tantôt comme homme, tantôt comme femme, puisque c'est bien ce qui se produit en fait ? A qui chercherait l'homme ou la femme pour Dieu sait quelle rencontre voilà que le *That way* désigne son objet convoité qui peut être homme ou femme, peu importe, puisque c'est lui, le déictique, qui le ou la fait tel ou telle. Malaise dans la civilisation des fêtards.

Le lieu de sa catastrophique dissolution est aussi le lieu où la ségrégation urinaire, d'un doigt déictique, touche l'inexistence du rapport sexuel.